

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

## REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

**LE REVEIL**

POLITIQUE—LITTÉRATURE—THÉÂTRE—BEAUX-ARTS

VOL. 1

MONTRÉAL, 24 NOVEMBRE 1894

No. 12

## SOMMAIRE :

UN ABUS DANGEREUX ET ANTI-SOCIAL, Le Bazar de Villa-Maria, *Duroc*. — SPIRITES ET SPIRITISME, *Clairvoyant*. — MISÈRE, *Civis*. RÉFLEXIONS D'UN LABOUREUR, *Agricola*. — LE CATAPLASME ÉLECTRIQUE, *Emile Gauthier*. — DEUX JEUNESSES, Jeunesse d'aujourd'hui, (Suite et fin), *Ernest Lavisse*. — FEUILLETON : LA MAIN COUPÉE, (Suite), *Henri Rivière*.

## LE REVEIL

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile (franco) à raison de 25 cts. par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal. Le prix dans les débits de journaux est 5 cts. par numéro.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous enverrons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande. Veuillez adresser vos lettres au

Directeur du RÉVEIL,

Boîte 1425, Montréal.

## UN ABUS DANGEREUX ET ANTI-SOCIAL

LE BAZAR DE VILLA-MARIA

Nous avons assisté pendant la semaine dernière, et au cours de toute la semaine qui s'achève actuellement, à un bien curieux spectacle.

Il y a une certaine dose de courage à dire ce que nous allons dire, à signaler le mal auquel nous voulons appliquer le cautère, mais nous ne sommes pas hommes à reculer devant la tâche, si pénible qu'elle soit.

Nous connaissons trop notre population pour ignorer que bien des gens nous jetteront la pierre, qui pensent largement comme nous, mais que le respect humain empêche de protester, ou même que les besoins d'une place ou d'une situation forcent à un compromis ; ils se croiront obligés de nous désavouer, mais, combien nous savons tomber juste dans les sentiments de ce *for* intérieur auquel on ne fait jamais appel en vain, et qui résiste aux avertissements doctrinaux comme aux jugements complaisants.

Pendant toute une semaine nous avons vu sur la rue St. Laurent, et dans le Monument National, se défilier longue et interminable une file d'élèves de nos écoles paroissiales de Montréal. Ça s'engouffrait par milliers dans la

bâtisse de la société St. Jean-Baptiste, sous la férule de *pions* et *piennes* laïques ou ecclésiastiques, pour ressortir après quelques heures, un peu débandée, un peu housculée, munie des *rossignols* de la générosité publique, livrés à prix d'or, par les plus jolies mains de l'aristocratie catholique de Montréal.

Il paraît qu'il en est ainsi passé SEPT MILLE dans la glorieuse institution dont nous parlons.

Vous croyez peut-être qu'il s'agissait de charité, qu'on avait pensé à créer un fonds de secours pour les malheureux que l'hiver va saisir et étreindre de ses griffes glacées ; vous pensez peut-être qu'il s'agissait, comme à Paris aux jours de gala, de relever les maisons des inondés de Murcie, des victimes du tremblement de terre d'Ischia ou de telle ou telle calamité internationale ; vous vous figurez peut-être qu'il s'agissait de trouver quinze ou vingt mille dollars pour fonder ici un hôpital ou un laboratoire bactériologique à fin de produire le grand remède qui doit arracher à l'atroce diphtérie, à cette peste horrible, la vie de notre jeunesse, qui doit rendre aux mères le sommeil et aux pères le calme bienfaisant ; vous pouvez tout croire, vous pouvez tout imaginer, vous n'auriez jamais pu trouver la raison de ce déplacement, le motif de ce pèlerinage scolaire.

Non, il s'agissait tout simplement de reconstruire le flamboyant palais de Villa-Maria, le somptueux couvent des Sœurs de la Congrégation, dans lequel l'aristocratie de notre continent vient faire son éducation. Il s'agissait de rebâtir cette immense salle où sur vingt-cinq pianos alignés, tapotent régulièrement et à gros prix vingt-cinq jeunes représentantes de la fine fleur de nos classes riches, qui paient un haut prix l'honneur de se dire élèves de Villa-Maria.

Et c'est pour cela que l'on a mis à contribution la modeste bourse des enfants du peuple qui se saignent pour faire les frais de leur éducation plébéienne.

Ne trouvez-vous pas cela monstrueux ?

Je vous plains si cela ne vous remue pas. Quant à moi, j'ai depuis huit jours rencontré une foule de gens qui ne déragent pas.

Naturellement, il y a maintes autres considérations qui nous mettent en furie contre le trafic de ces Bazars et l'odieuse de ces exactions.

Quoi ? Voilà un ordre puissamment riche. Avec le Séminaire, les Sœurs de la Congrégation sont la plus riche institution de Montréal, ses propriétés sont innombrables, ses revenus sont colossaux, il ne se perçoit pas un bout de rue, une allée, un boulevard quelconque sans que ces bonnes sœurs ne soient indemnitaires pour le plus gros montant ; elles tirent à boulets rouges sur le trésor municipal, et leurs exigences sont même cause qu'un travail aussi important que le prolongement de la rue St-Laurent jusqu'au fleuve est retardé depuis des années.

Un accident est survenu à l'un des édifices de l'ordre ; pas à un édifice charitable : à un édifice de rapport, de gros rapport, à un couvent où l'on ne donnait pas l'éducation gratuitement, loin de là, mais au contraire où l'on spéculait sur l'amour-propre et la vanité des parents pour grossir les notes et gonfler les bénéfices.

Le feu a détruit cette maison de produit, et voilà qu'on nous demande à nous, citoyens qui en avons fourni toutes les pierres, de la reconstruire à nos frais pour avoir l'avantage d'y venir encore dépenser nos revenus pour le plus grand bien de la Congrégation.

N'est-ce pas énorme ?

S'il s'était agi d'un hôpital, d'un asile, d'une école gratuite, nous eussions compris ; mais, pour reconstruire Villa-Maria, de quel droit s'adresse-t-on au public ? Nous a-t-on demandé de rebâtir la raffinerie de Montréal ?

Ce serait tout aussi logique.

Aussi avons-nous trouvé odieuse cette spéculation sur la badauderie publique et cette exploitation de la faiblesse de la chair, qui consiste à employer la fleur de notre jeunesse féminine pour vider les porte-monnaies de la fine fleur de nos jeunes Lovelace.

On dit que le Bazar rapporte 2,000 dollars par soir et que les Sœurs espèrent nous arracher \$20,000 pour le tout.

N'est-ce pas un scandale ?

Quand la misère règne autour de nous, quand, à chaque instant nous entendons parler du dénuement général, on trouve vingt mille dollars à donner pour élever un temple à la vanité, à l'aristocratie et à l'orgueil.

Mais ce n'est pas encore tout cela qui me fâche et me vexe ; ce sont ces enfants que j'ai vus défiler et trimbaler dans les rues que je ne puis oublier.

Comment, voilà des pères de familles qui se tuent, qui font tous les sacrifices possibles pour donner à leurs enfants une éducation ; ils les envoient aux écoles et aux académies de notre cité ; ils rognent sur leur budget pour les entretenir de ce grand bien que l'on appelle le pain béni de l'instruction ; pour leur permettre de faire bonne mine, ils se privent encore souvent du nécessaire et leur donnent quelqu'argent de poche, et puis, savez-vous ce qu'il apprend un jour : c'est qu'on lui dérobe une journée de travail de son enfant, qu'on arrache au pauvre petit ses quelques piécettes blanches, pour relever le Couvent de Villa-Maria, reconstruire le somptueux palais où les filles nées avec une cuillère d'argent dans la bouche apprennent les belles manières et se font enseigner les grandes façons pour écraser de leur mépris la fillette du prolétaire qui aura contribué à relever leur foyer d'aristocratie.

On appellera cela du socialisme, du communisme, de l'anarchie. Tant pis !

C'est avant tout un fait. Le défilé et l'exploitation des écoles des pauvres, pour rebâtir les écoles des riches, expliquent, s'ils ne les excusent pas, toutes les brutalités et toutes les colères.

DUROC

## SPIRITES ET SPIRITISME

Il s'est fait beaucoup de bruit, depuis quelque temps, autour du spiritisme ; il a suffi d'un simple incident, d'une coïncidence fortuite pour que tous les cerveaux soient en ébullition et qu'on n'entende parler, dans tous les coins, que d'évocations, de miracles, de merveilles.

C'en est devenu une scie pour les spectiques, une obsession pour les faibles.

L'autorité ecclésiastique s'est émue, avec grande raison, de cet affolement ; elle a édicté des défenses liturgiques fort catégoriques et qui nous l'espérons, seront d'un effet efficace. Elle s'est posée sur le terrain religieux et sur celui de la doctrine. Nous regrettons qu'elle ne se soit pas contentée du simple bon sens, car sa défense attribue aux faits eux-mêmes, qui ne sont qu'une vulgaire supercherie ou une aberration visuelle ou mentale, une importance qu'ils n'ont pas.

La circulaire épiscopale, malheureusement, contient des aveux ou des aperçus qui sont presque des admissions d'actes surnaturels que le bon sens se répugne à admettre et que les faits démontrent être toujours apocryphes.

Dire au peuple qu'on lui défend de faire parler le démon, c'est lui laisser croire que le démon parle ; c'est risquer encore l'aventure du Paradis terrestre dont nous souffrons encore tous, c'est pousser toutes les Eves à croquer la pomme et tous les Adams à sucer les pépins.

Mais si au lieu de cela nous avons vu proclamer une dénégation catégorique, circonstanciée comme il convient à pareille farce, à pareille comédie, nous en eussions présager des effets autrement efficaces.

Nous sommes de toutes nos forces partisans de la doctrine prêchée par l'Evêque et par son clergé en ce qui tient aux dangers et à l'immoralité de ces séances de spiritisme ; c'est une œuvre dégradante que celle des farceurs ou toqués qui exploitent l'ingénuité ou la nervosité de quelques êtres médiocres pour satisfaire leurs instincts de mystificateurs ou leurs faiblesses de ramollis.

A côté des autorités ecclésiastiques qui prêchent de s'abstenir d'essais de manifestations spirites au nom de la foi, nous demandons à nous placer et à protester contre ces singeries de réclames d'industriel ou d'hallucinations de dévoyés, au nom du bon sens.

Mais avant, nous croyons qu'il est bon de faire certaines restrictions, de poser certains jalons.

On confond et surtout on cherche à produire dans les esprits une confusion entre diverses

choses qui sont pourtant bien différentes et qui ne doivent pas être traitées de la même façon.

C'est ainsi qu'on cherche à englober dans un même cercle, le spiritisme, le magnétisme et l'hypnotisme.

Chacun de ces phénomènes est distinct, les uns sont naturels, les autres surnaturels ; les uns sont vrai, médicalement constatés, les autres ne reposent que sur le plus ou moins de crédulité du spectateur ou de l'acteur.

Le magnétisme et l'hypnotisme avec leurs dérivés, la suggestion, la télépathie, etc., sont des phénomènes physiques parfaitement définis, étudiés et classés qui ressortent de l'étude de la médecine et dont il n'est pas question dans la matière qui nous occupe.

Les découvertes récentes de la science ont éclairé jusqu'à un certain point les replis de ces phénomènes occultes, et avant peu ils seront suffisamment classés pour que leur production sur un sujet sorte des décrets ecclésiastiques pour rentrer dans les lois criminelles.

Il ne s'écoulera pas longtemps avant que le fait d'exercer le pouvoir magnétique ou suggestif sur un sujet ne soit assimilé dans ses conséquences à l'acte criminel qui annihilerait ou dénaturerait par la force la volonté d'autrui.

Mais passons.

Ces faits reconnus et admis permettent aux exploiters de badauderie d'agir à leur guise dans les questions de spiritisme qu'ils entremêlent délicatement aux expériences médicales ou naturelles dont nous parlions plus haut.

Le spiritisme, dit-on, est l'évocation des esprits qui se manifestent soit par des signes, soit en personne.

Quels sont ces esprits ? que veut dire ce mot qui sent d'une lieue la mascarade ?

Les esprits, voilà un terme facile inventé par ces messieurs pour faciliter leurs desseins, c'est un de ces termes vagues dont le peuple se contente à défaut de quelque chose de sérieux.

Or, le spiritisme est une atroce blague, et c'est ce que nous aurions voulu entendre l'autre jour du haut de la chaire de vérité plu-

tôt que d'en entendre même discuter la probabilité.

C'est cette blague que nous voulons établir ; ces supercheries que nous voulons dévoiler.

Parlons d'abord du spiritisme par apparition des personnes, ce que l'on appelle la matérialisation des esprits.

Nous avons sous la main un exemple si saisissant que nous ne pouvons résister au plaisir de le citer.

Nous empruntons au *Journal des Débats* hebdomadaire, à l'*Hebdo-Debate* le récit complet d'une aventure spirite dont les dépêches ne nous ont donné que des détails malheureusement incomplets et qui n'est pas encore déflorée :

On s'est beaucoup amusé, ces jours passés, de l'aventure survenue à une Société spirite qui avait fait appel au concours d'un médium — dit-on un médium ? — célèbre dans les deux hémisphères. Il s'agit de Mrs Mary Williams connue pour sa précieuse faculté de matérialiser les esprits. On nomme ainsi le pouvoir d'évoquer les morts et de les faire paraître sous des formes sensibles aux yeux des spirites assemblés. Cet exercice est de beaucoup supérieur au simple phénomène des apports qui consiste simplement à faire surgir un objet, apporté dans l'ombre par les défunts aux vivants. Ce cadeau d'outre-tombe se réduit généralement à une brindille de fleur sèche qu'on trouve sur la table, une fois la lumière faite.

On sait que plusieurs sibylles de l'antiquité s'étaient acquises une juste réputation dans la spécialité de la "matérialisation". Mais Mrs Mary Williams était en voie de les télescoper toutes. On manque de renseignements sur les économies des pythoïsses d'Endor et de Cumès ; on savait, par contre, que Mrs Williams possédait plusieurs immeubles à New-York et des apports en banque évalués à 750,000 fr.

Solide quadragénaire, bien conservée, bâtie à chaux et à sable, majestueuse dans ses longues robes à traîne, le regard assuré derrière les vitres d'un lorgnon qui ne la quittait point, elle n'avait certes rien, comme aspect, de commun avec les purs esprits qui obéissent à ses incantations. Toutefois, personne ne songeait à le lui reprocher jusqu'au jour fatal où elle a commis l'imprudence de travailler pour l'exportation.

Elle faisait en France une tournée qui s'annonçait fructueuse, sous la direction d'un vigoureux "manager" — on verra tout à l'heure pourquoi il était vigoureux. Comme il s'agissait d'une œuvre de vulgarisation scientifique, à laquelle on devait convier des médecins et des publicistes, après épreuves préliminaires, les places aux séances étaient tarifées 10 fr. seulement. Mais il y a tant d'occultistes à Paris que cette modicité de prix ne devait pas, au total, nuire à la recette générale.

Les deux premières représentations eurent lieu dans l'hôtel d'une duchesse bien connue par ses relations

littéraires et son goût pour les mystères de la vie future. Là, il y eut des évocations bien touchantes, notamment celle d'un personnage à perruque, dans lequel un assistant reconnu, sans hésiter, le fantôme de son père, lord anglais, tandis qu'un autre affirmait voir le portrait vivant de sa mère défunte.

Toutefois, des sceptiques, il s'en glisse partout, firent une remarque fâcheuse. Dans une scène où les esprits prodiguaient aux fidèles d'occultes baisers dans les ténèbres, un invité passa la main sur le tabouret où tout à l'heure, en pleine lumière, Mrs Williams était assise. Le tabouret était vide. L'observateur en conçut un soupçon dont il fit part à la maîtresse de la maison. Ce fut suffisant pour que celle-ci fermât les cordons de sa bourse et les portes de son hôtel.

L'Américaine déclara alors qu'elle continuerait ses matérialisations dans le salon de Mme Raulot, une dame spirite qui tient une pension de famille dans les environs de l'Arc-de-Triomphe.

Mais elle avait compté sans la vigilance de quelques *aficionados* qui n'entendent pas raillerie sur la matière. Citons, parmi ceux-ci, M. Paul Leymarie et un lieutenant de la garde royale suédoise, homme au poignet énergique, qui se chargea d'une mission de confiance : celle d'immobiliser le barnum au moment où l'on "pincerait les esprits."

Pendant les deux premières séances, dans la pension bourgeoise, on se contenta de prendre des notes pour dresser le plan de campagne. On remarqua tout d'abord que la pièce choisie par Mme Williams, qui, entre parenthèse, possédait un joli talent avoué de ventriloque, communiquait avec un petit cabinet sans issue où elle pouvait se dérober à la vue des spectateurs derrière un rideau. Puis l'attention fut attirée par le mode d'éclairage choisi. Il consistait en une petite lampe à essence placée à un bout du salon, dans une sorte de lanterne à verres de couleur bariolés et munie d'une trappe mobile permettant de graduer la faible lumière. Un cordon passant par l'anneau du lustre communiquait de la trappe au cabinet mystérieux, où, affirmait le médium, les esprits se chargeaient de le tirer pour régler à leur gré la demi-obscurité. En réalité, c'était un truc destiné à empêcher les yeux des spectateurs de s'habituer à une lueur uniforme.

De temps à autre, pendant les entr'actes, le manager, M. Macdonald, demandait à l'assistance d'entonner des chants sympathiques. On s'avisait que ce pourrait bien être pour masquer le bruit de certains pas sur le parquet. Enfin, on constata que les apparitions manquaient véritablement de vérité.

Le premier esprit, un nommé Precille, venait invariablement bénir le cercle; puis paraissaient deux ou trois ex-vivants sans conséquence, d'illustres inconnus. Leur succédait un buste d'homme, drapé dans le rideau; ensuite une fugitive apparition de Bright; enfin le clou de la soirée, le professeur Cruchman (?), tenant par la main sa fille.

M. Leymarie tenait essentiellement à coffrer Cruchman. Aussi fut-il décidé que, dès qu'il paraîtrait, le complot serait mis à exécution.

En effet, au signal : "Allez !" M. Leymarie, aidé d'un ami, s'élança sur feu Cruchmann, qui se mit à crier comme un putois, sauf le respect que je dois à sa

mémoire, tandis que l'ami se plaçait en travers de la porte du cabinet pour couper la retraite. A l'autre bout du salon, on entendit un bruit de lutte. C'était le manager qui "tapait dans le tas," pour faire diversion. Mais, solidement agrippé par le lieutenant suédois, il dut renoncer à ses velléités belliqueuses. Du reste, les autres conjurés faisaient feu de toutes leurs allumettes-bougies, et la maîtresse de la maison, Mme Raulot, accourait avec une lampe laissée intentionnellement allumée dans une pièce voisine.

Alors qu'aperçut-on ?

Ici, on me permettra de copier le procès-verbal rédigé et signé, quelques heures plus tard, par les assistants. Il a de la saveur.

"A la lueur des lumières on put voir Mme Williams en maillot noir, coiffé d'une perruque blanche et ornée d'une moustache. Elle se débattait comme un démon en criant : à ses pieds grisait une poupée composée d'une robe de mousseline blanche et d'un masque analogue à ceux qu'on voit dans les jeux de massacre.

"Aux murs du cabinet étaient accrochés la robe de Mme Williams et son corsage. Ses souliers traînaient à terre, à côté d'une bouteille de phosphore liquide et parfumé. On descendit tout cet attirail à l'étage inférieur où une douzaine d'amis et de pensionnaires attendaient l'issue de la scène et se passaient de main en main, outre les vêtements du médium, le contenu d'un sac également trouvé dans le cabinet. Ce sac contenait entre autres objets 4 perruques, des moustaches et des barbes.

"Pendant ce temps, Mme Williams continuait à se débattre entre les mains de ceux qui la tenaient. Elle parvint à leur échapper, ouvrit la porte communiquant avec la cuisine, puis celle de l'escalier de service et descendit quatre à quatre les étages. Mais on cria par la fenêtre à la concierge de fermer la porte de la rue et lorsqu'elle arriva en bas, elle trouva porte close. La concierge l'a vue en culotte d'homme. Alors elle se décida à remonter et à réparer dans son costume devant les vingt-cinq personnes qui composaient l'assistance, M. Macdonald disait à ce moment : "C'est horrible !... Cette femme m'a indignement trompé et je vous jure que je la croyais sincère, mais je m'aperçois (sic) que c'est faux.

"Nous avons donné à ces deux escrocs deux heures pour quitter Paris, faute de quoi nous les dénoncerions à la police. Mme Williams a réclamé sa poupée, son sac et ses vêtements. On lui a remis ces derniers seulement, gardant le reste comme pièces à conviction. Immédiatement elle est partie avec Macdonald et tous deux ont quitté Paris dans le délai prescrit."

Le rapport se termine par une phrase qui, après semblable douche, semble bien extraordinaire pour quiconque ne connaît pas la foi robuste du charbonnier et du spirite.

"Mme Williams a peut-être été médium autrefois. En tout cas elle a peur des esprits et dort aujourd'hui avec une lampe allumée. M. MacDonald aussi."

Il n'est pas venu un seul instant à l'idée de

ces braves gens que le souci du gendarme fût pour quelque chose dans les inquiétudes nocturnes du digne couple.

Après avoir lu cela, il faut une rude dose de crédulité pour croire à l'évocation matérielle.

Quant à l'évocation spirituelle, nous pouvons raconter quelque chose d'aussi fort ? C'est une aventure personnelle, elle est typique.

Après avoir été harrassés de sollicitations par un ami, fervent adepte du spiritisme, qui prétendait nous convaincre de la réalité des manifestations spirituelles, nous acceptâmes, quelques amis et l'auteur de cet article, de tenter l'essai un soir sur les minuit : à l'heure du crime.

La réunion eut lieu chez un ami commun et le magnétiseur en chef amena avec lui un cousin qui était le médium ? Nous étions trois incrédules et un croyant qui faisait vis-à-vis au metteur en scène et au médium.

La lumière ayant été baissée, comme il convient à toute séance cabalistique, nous nous rangeâmes au nombre de cinq, les pattes étendues comme des canards autour d'une table rectangulaire dont un grand côté était occupé par le médium et le metteur en scène, l'autre par le croyant et votre serviteur, bien décidé à ne rien entraver mais à ouvrir l'œil ; sur chacun des petits côtés se tenait un des indifférents et le sixième de la bande avait ouvert un grand registre pour prendre note des manifestations, mais ne me perdait pas de vue pour savoir à propos porter son regard sur le point faible.

Nous voilà prêts à commencer : le croyant, les yeux baissés, attend le fluide, le médium et son voisin affectent un petit tremblement nerveux et magnétique qui ne me dit rien de bon, il me semble qu'on tente d'ébranler la table pour lui donner une impulsion.

Moi, je laisse faire, et le médium tout en accentuant le mouvement, fait des yeux de carpe frite pour indiquer la pénétration du courant sympathique.

Tout à coup, je m'aperçois que mes spirites ont réussi à soulever la table et la pencher ; les pieds de leur côté reposent à terre et ceux du nôtre se lèvent du sol pour retomber aussitôt

en marquant un coup ; l'élan est donné, mon voisin, croyant, les aide en poussant sur eux la table par ses doigts collés au vernis, et moi je laisse faire, surpris d'abord.

Et ça marche ainsi, la table va, cogne, s'arrête, le médium roule toujours ses yeux blancs, et le chef de l'expérience compte les lettres devine les mots, rétablit les phrases, corrige, fait les réponses, etc., ; c'est une vraie folie.

Au début les phrases sont baroques ; à la fin, tout le monde emballé pousse la table, la fait basculer, comme des imbéciles, sans s'en apercevoir. S'il manque un coup pour former la lettre nécessaire, on recommence et, comme des niais, nous laissons le metteur en scène nous faire frapper ce coup, sans nous rendre compte.

C'est parfaitement stupide ; je le sens, je suis le jouet d'un farceur ou plutôt de deux farceurs et d'un jobard qui font le jeu à eux deux, mais je me laisse entraîner et ils font dire à la table les choses les plus idiotes.

Mais que faire ? Vais-je me fâcher et traiter tout ce monde-là d'imposteurs. Ils y croient peut-être. Je laisse faire et j'attends mon tour pour les confondre.

En attendant, je les enfonce, je leur fait dire les choses les plus bêtes et je ne sourcille pas.

Je leur demande de me faire savoir ou est mon père, et ils me répondent avec aplomb qu'il est chez lui à lire son journal et qu'il attend une lettre de moi.

Le pauvre homme repose du sommeil du juste depuis dix-sept ans passés.

Je demande des nouvelles de mon frère : on me dit qu'il est à Paris et jouit d'une excellente santé.

Et je n'ai jamais eu de frère. Enfin, j'arrive à faire le sceptique ; moi qui n'ai encore rien exigé je demande que l'on restreigne le nombre des sujets ; je déclare ne pouvoir être légitimement convaincu que si l'on ne laisse autour de la table que des incroyants, en spiritisme s'entend.

Une longue discussion s'engage et je consens enfin à ce que le médium soit au nombre des quatre qui prennent place autour de la table.

Quant à moi, je m'assieds en face du médium bien décidé à ne pas me laisser passer un què-ber : je ne le perds pas de vue et le laisse trembler : tremble, mon bonhomme, la table ne lévera pas de mon côté à moins que quelque chose la soulève.

Pourtant, je ne fais rien pour empêcher le phénomène de s'accomplir, s'il peut s'accomplir.

Mais, ouiche, au bout de dix minutes, la table n'a pas bronché et le médium tremble toujours.

C'est alors qu'intervient l'organisateur de la soirée qui affirme d'un ton solennel que nous n'avons pas assez de finide et doit y ajouter le sien, et il vient poser la main de mon côté.

Il est debout et je m'aperçois de suite que sa main demi posée laisse dépasser le gras du poignet sur le rebord de la table et pousse du côté du médium pour faire basculer la table sur lui et lui donner le branle.

Mais il n'a pas affaire à un avengle.

Attends, mon bonhomme, me dis-je, tu veux faire des farces, tu vas voir !

Je le guette et au moment où il veut donner une secousse définitive, vlan, j'abats mes battoirs sur la table et l'immobilise ; son poignet, qui n'est pas d'aplomb, manque le rebord et l'impulsion qu'il voulait donner était telle que, manquant de prise, il vient s'étaler sur la table à la suite de sa main qui a glissé jusqu'à l'angle opposé.

Et voilà pourquoi je ne crois pas aux spirites.

Il en est de même des planchettes.

J'ai essayé de les faire écrire, je me suis mêlé à des groupes fervents, mais jamais je n'ai pu réussir.

Il est vrai que j'ai eu l'occasion de serrer de fort jolis doigts et de caresser de très jolies mains, c'est une compensation qui n'amène pas forcément la conviction.

On m'a fait jouer aussi à un autre jeu l'Ouida qui se pose sur les genoux ; là j'ai eu l'occasion de serrer des genoux de tous genres.

Les uns étaient moelleux, d'autres rugueux, mais je n'ai pas obtenu d'autre satisfaction au point de vue du spiritisme, s'entend.

Ceci étant, croyez-en ma profession de foi.

Ceux qui promènent de salon en salon des planchettes ou des Ouida sont de joyeux drilles qui ont envie de nous faire jouer des rôles de Sganarelles satisfaits.

Quant à moi, je suis bien décidé à faire descendre l'escalier rapidement au premier qui tentera d'apprendre à mes filles ces petits talents de société.

Que tout le monde fasse comme moi et soit bien convaincu que les exploités de ces machines-là sont des imbéciles ou des séducteurs malpropres ; que chaque père de famille fiche au feu la première planchette qu'il trouvera et tire les oreilles au premier médium qui viendra tenter des tours sous son toit et cela sera vite fini.

Voilà qui vaudra toutes les pastorales.

CLAIRVOYANT.

## MISERE

J'ouvrais hier le *Herald* et j'y voyais le texte de l'allocution d'un pasteur presbytérien de la Pointe St Charles faisant un tableau navrant de la misère qui existe déjà à Montréal au commencement de l'hiver, et de la misère noire qui attend tous ces pauvres malheureux aussitôt que les temps froids vont commencer.

C'est un fait que jamais Montréal n'a renfermé autant de miséreux qu'à présent. Quelque part que l'on aille, dans l'Est ou dans l'Ouest, passé les somptueuses demeures, la misère est grande. On voit de tous côtés de pauvres gens, tendant la main au passant ou mourant de faim sur leur misérable grabat sans se plaindre à personne. Les premiers pâtissent moins que les seconds, sont mieux soulagés et dès lors moins malheureux.

La misère noire est le plus souvent la part de pauvres honteux qui dissimulent leur situation avec tant de soin qu'on ne la découvre jamais, si ce n'est à l'heure à laquelle, ne pouvant tenir debout, ils se réfugient dans la mort.

Peut-être sera-t-il utile aux malheureux et à ceux qui les méprisent trop souvent, ou tout au moins n'en ont pas suffisamment souci, de redire comment se compose cette centaine de milliers d'êtres humains dont on a moins pitié que de son chien ou de son cheval.

On se débarrasse facilement de tout souci à l'égard des pauvres en les qualifiant d'indignes de pitié : "c'est leur faute s'ils souffrent ! — ils sont paresseux — ils ont



un vilain passé fort souvent — ils exploitent la charité publique." Voilà ce que l'on dit et bien d'autres choses encore : " Pourquoi se marient-ils sans ressources ? — Pourquoi ont-ils tant d'enfants, puisqu'ils ne peuvent les élever ? Et l'on conclut avec une pruderie tant soit peu hypocrite en disant : " Tant pis pour eux ! "

Eh ! sans doute, il y a du vrai dans tout cela. L'ouvrier est parfois fort imprévoyant. Il ne met pas en ligne de compte la possibilité du chômage, le plus souvent du moins. Il s'unit à une femme quelquefois à la diable, sans réflexion. La misère, si elle vient frapper à la porte est mauvaise conseillère ; l'homme quitte sa compagne, la mère de ses enfants. Celle-ci abandonnée à son tour, suit quelquefois le chemin trop facile de la grocerie du coin pour échouer à la cour du Recorder tandis que la nichée grouille dans l'ordure et grelotte dans le givre.

Mais, si ces cas se présentent un peu trop souvent, il en est d'autres beaucoup plus intéressants à étudier. Combien de pauvres gens, de mœurs régulières, honorables dans leur vie, mais poursuivis par une sorte de malchance, se rencontrent sur l'asphalte de Montréal ou, d'ailleurs, on les confond aisément dans son insouciance, je dirai même dans son mépris, avec ceux qui, coupables d'une première faute, n'en sont pas moins misérables, et partant ont droit au bénéfice de ce mot si profond d'un grand poète : *Res sacra miser* ! Le malheureux est chose sacrée !

C'est vraiment trop facile, pour se dégager de l'insupportable fardeau de la pitié !

Coupable ou non, le pauvre est le pauvre, il faut le soulager. Que sera-ce, s'il s'agit de l'enfance abandonnée voguant dans la boue et roulant dans le ruisseau, jusqu'à l'heure bientôt venue d'un déshonneur certain ou de l'embrigadement non plus seulement dans l'armée des malheureux, mais aussi dans celle du crime ! Pauvres petits, pauvres fillettes ! qui n'aurait pas de compassion pour eux et n'essaierait pas de les arracher au minotaure qui les guette, quand il ne les a pas déjà dévorés et fait d'eux les intermédiaires irresponsables du vice et du crime !

D'autres misérables vivent solitaires dans quelque cabinet d'un meublé borgne, mangeant, quelquefois, jeûnant le plus souvent, et coulent ainsi de tristes journées jusqu'à la dernière ... On ne les voit plus depuis quelques jours, on enfonce la porte... ils sont morts de faim.

Mais on ne meurt jamais de faim au Canada, à Montréal, disait un jour une gente dame à qui rien ne manquait, pas même le superflu.

Je sais bien que plus d'un malheureux a commis l'imprudence de se dire : " Allons faire fortune ! " J'en ai connu qui rêvant dans le bleu, ont liquidé un petit

avoir qui les faisait vivre à l'aise en campagne et sont venus se le faire gruger en ville par des escrocs à la piste de ces nouveaux débarqués de la campagne. En six mois ou en un an, tout leur mince capital n'est engouffré dans une mauvaise spéculation, dans un commerce ruiné qu'on leur a fait acheter : Et les voilà dans la misère d'autant plus noire qu'ils n'osent plus retourner au pays : La honte les saisit, la faim les dévore : Le monstre les a engloutis eux, et leurs enfants. Ils ne se relèveront jamais ! faut-il les abandonner à leur misère ?

Combien d'autres encore, meurtris par une première faute sont venus cacher leur honte en ville : Pauvres gens, ils n'ont pas de références, pas d'amis : Une bonne chance seule ou une âme compatissante pourraient les tirer de peine. La bonne chance ne vient pas, le cœur compatissant ne se montre point. C'est encore un malheureux, un misérable voué à la rechute par la faim, impitoyable sollicituse du vice ou du crime.

Voilà quelques types que tout le monde reconnaîtra, mais est-ce assez de signaler le mal, avons-nous tout fait notre devoir en mettant à nu ces pauvres plaies.

Non, n'est-ce pas ? il leur faut trouver un remède.

Ce remède, il importe que nous l'appliquions nous-mêmes, c'est la charité.

Mais la charité n'est bonne et n'est efficace que si nous la faisons nous-même, sans nous en rapporter aux prétendues institutions charitables qui font de cette charité une lucrative profession.

La misère est souvent à nos portes et nous ne savons pas la voir : Nous n'avons pas même souci de la chercher pour lui venir en aide. Il y a tant de moyens de le faire, et qui sont plus efficaces que ceux employés par les institutions spéciales. Elles sont trop officielles pour tout bien faire : La charité du cœur est humaine et partant plus efficace parcequ'elle n'est pas officielle.

Voilà l'hiver qui arrive. Déjà l'on grelotte dans les galetas sans feu, sous les loques misérables ; les petits doigts des enfants sont déjà rougis par le froid. C'est le moment d'avoir pitié, que chacun s'y empresse !

CIVIS

## REFLECTIONS D'UN LABOUREUR

La question agricole est une question sociale, ou dans tous les cas se confond avec elle.

L'agriculteur est ruiné, ou est en train de le devenir. On m'a cité des exceptions. On m'a dit les noms de quelques paroisses où le paysan s'enrichit. Je n'ai pas visité ces paroisses. Je veux bien croire cependant qu'elles existent. Néanmoins, je conserve des doutes sur leur prospérité. Les personnes qui m'en ont parlé

ne m'ont-elles pas affirmé qu'en l'espace de quelques années elles avaient perdu par le seul fait de l'émigration à la ville, un tiers de leurs habitants.

Alors ? pourquoi a-t-on fui le village ? Le bœuf abandonne-t-il le râtelier aussi longtemps que la luzerne abonde ?

On m'a fait observer que l'homme n'est pas un bœuf. Je m'en doutais. Dans tous les cas l'homme a ceci de commun avec les animaux qu'il marche toujours en sens contraire du vent qui lui apporte des senteurs d'herbes fraîches, je veux dire l'espoir, sinon d'une vie plus facile, du moins d'une nourriture plus abondante et plus savoureuse.

Et j'en conclus — avec tous les hommes qui savent regarder et de l'effet remonter à la cause — que si l'agriculteur laisse le soc de sa charrue se rouiller, c'est parce qu'il ne parvient pas à faire jaillir du sol une quantité de produits correspondante aux besoins que le degré actuel de civilisation a créés en lui.

L'agriculture représentée sous les traits d'une forte femme, aux puissantes mamelles, tenant d'une main une corne d'abondance et de l'autre, de lourds épis, doit être reléguée dans le magasin des vieilleries mythologiques à la disposition de Messieurs les députés pour le jour où ayant à présenter l'exposition agricole de leur arrondissement, ils se battent l'imagination pour trouver des figures de rhétorique appropriées à la circonstance et au sujet.

Voilà donc qui est entendu : l'agriculture est dans le marasme. Il est de toute nécessité de lui rendre sa prospérité. Que la terre nourrisse son homme. C'est bien le moins que nous puissions demander.

Aussi nombreux que divers sont les projets destinés, dans la pensée de leur auteur, à atteindre ce but.

Du moment que j'écris sur la question c'est d'abord que moi aussi je nourris mon ours, et ensuite que j'ai l'intention de vous le faire prendre.

Mais avant de vous le présenter, permettez-moi d'assommer ceux de mes voisins.

Un ours qui s'approche du cultivateur pour le sauver en lui écrasant la figure à coup de pavé est celui de M. Foster. Assurément la solution est radicale. Peut-être la trouvera-t-on par trop originale, car, s'il est vrai qu'une fois mort le paysan ne souffrirait plus, il est probable que son agonie ne serait pas précisément celle d'une lampe qui s'éteint faute d'huile.

Cette façon de passer de vie à trépas n'effraye pas cependant la gent agricole, car de l'Est à l'Ouest les conservateurs promènent leur plantigrade avec un succès prodigieux, disent-ils ; le champagne coule à flots en l'honneur de nos McKinley canadiens et de leur compagnon,

Le raisonnement que tiennent les protectionnistes

est d'une logique devant laquelle il faut s'incliner aussi bas que le permet une échine habituée de longue date à se courber vers le sol.

Les villes, disent-ils ; doivent faire vivre les campagnes.

Les campagnes doivent fuir vivre les villes.

Par conséquent nous fermons le pays et nous élevons des barrières.

Mais on oublie que la production des villes se contrôle et ne dépasse jamais les besoins du marché au point de créer une concurrence intérieure.

La production de la terre, au contraire est l'œuvre du Très-Haut, et sa richesse dépend de la générosité de la Providence. Si les champs sont bénis du Tout Puissant, si la moisson est abondante, la concurrence s'établit, la quantité provoque l'abaissement du prix et la terre si grande et si bonne voit son œuvre féconde perdue pour celui qu'elle a voulu récompenser de ses labeurs.

Restreindre ainsi l'œuvre de Dieu ; empêcher l'accomplissement de ses desseins divins est un crime.

Voilà ce que dit le laboureur, qui demande la libre circulation des fruits de la terre.

Laissez cette mère du monde accomplir son œuvre bienfaisante ; laissez le laboureur porter librement les fruits de sa terre ou l'appellent ceux qui ont faim ou pleurent et gémissent ; ceux que le malheur priva des bienfaits du ciel.

Les protectionnistes sont des anti-chrétiens.

AGRICOLA

## LE CATAPLASME ELECTRIQUE

— " Nul ne sait ce que réserve l'avenir ; mais quelles que puissent être les merveilles dont nos successeurs seront témoins, il est permis de croire que le dix-neuvième siècle, " qui touche à sa fin, aura mérité justement de s'appeler le " siècle de l'Electricité."

Ainsi parlait, il y a quelques semaines, à Caen, lors de l'ouverture du dernier congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, M. Mascart, grand électricien devant l'Eternel.

On ne saurait mieux dire.

Positivement, le dix-neuvième siècle aura vu l'électricité naître et grandir de toutes pièces, au moins sous ses formes industrielles, pratiques et courantes.

Il y a trente ans, en effet, à part la télégraphie, la galvanoplastie de quelques tentatives, — combien timides et grossières ! — d'un éclairage de luxe, l'électricité n'était guère encore, aux yeux des foules profanes, qu'une diablerie de laboratoire.

A l'heure actuelle, en revanche, elle a envahi l'industrie, au point d'apparaître comme l'instrument

indispensable partout où l'on a la sagesse de solliciter son concours. Elle a révolutionné non seulement les traditions et les conditions du travail, mais les mœurs publiques et privées, les habitudes sociales, l'art lui-même, toutes nos façons de vivre et jusqu'à nos façons de penser.

\* \* \*

Savez-vous bien qu'il n'est pour ainsi dire pas un seul détail, si humble ou si menu qu'il soit, de notre vie domestique, que, sans en avoir l'air, l'omnisciente magicienne n'ait pénétré de son influence ?

Voyez, par exemple, les choses de la cuisine et du chauffage. Nombre de wagons américains sont d'ores et déjà chauffés à l'électricité, et moi qui vous parle, j'ai pu goûter l'autre jour d'une excellente omelette cuite, devant moi, de la même fabuleuse façon, c'est-à-dire, à bien prendre, au feu du ciel... En vérité, je vous le dis, l'heure approche où la fée Électricité ayant décidément pris en main la queue de la poêle, n'en sera fait de tous ces fournaux barbares destinés à exciter l'horreur et la risée de nos arrière-neveux, qui nous enfument, nous infectent et nous dévorent sous le nez le meilleur de notre oxygène !

Rien de plus simple, au demeurant.

Il est de notoriété scolaire que lorsqu'un courant électrique rencontre un obstacle, il fait effort pour le franchir. C'est ce qui arrive lorsque ledit courant (comparable à une veine liquide emprisonnée dans un tuyau trop étroit) est contraint de circuler à travers un fil métallique très fin. Le travail effectué se transforme partiellement en chaleur, dont la quantité varie en raison directe de la ténuité de l'étranglement, tant et si bien que le fil conducteur s'empresse de s'échauffer, de rougir, parfois même de fondre.

Eh bien ! c'est sur ce phénomène — par lequel s'explique également l'incandescence de l'âme de charbon des globes de nos lustres — qu'est basé le principe de la cuisine et du chauffage électriques !

On a calculé jusqu'à quel point il était possible de pousser l'échauffement électrique d'un fil de métal sans le fondre.

Enroulé en spires multiples, plus ou moins serrées, ce fil est noyé dans une sorte de ciment ou d'émail non conducteur, dont on peut revêtir soit l'intérieur d'un four affectant les formes les plus variées, soit les parois ou le fond d'une marmite, d'une casserole ou d'un plat.

On a, dès lors, une source électrique — de chaleur, réglable à volonté, rien qu'en tournant un bouton, qu'on peut appliquer à n'importe quel usage, depuis le grill, la bouillotte, la rôtissoire et le bain-marie, jusqu'à l'allumoir, au fer à friser et au fer à repasser. Le tout sans escarbilles, cendres, suies, vapeurs, gaz, ni fumées

d'aucune sorte, sans le moindre danger d'incendie, d'explosion ni d'asphyxie, le commutateur qui commande le système pouvant être impunément confié, à la différence des allumettes et des armes à feu, aux mains d'un enfant.

\* \* \*

La diversité des combinaisons auxquelles peut se plier ce dispositif si commode est véritablement infinie.

Parmi ces combinaisons, il en est même de tout à fait inattendues, et dont la fantaisie confine au paradoxal. Que dire, par exemple, du *cataplasme électrique* présenté naguère à la *Royal Society* de Londres ?

Représentez-vous au lieu et place de la purée classique de graine de lin, une compresse propre, presque coquette, chauffée en dedans, juste à point et à température constante, par l'invisible serpent d'un fil métallique : voilà le cataplasme de l'avenir, si tant est que les progrès de l'électrothérapie directe ne finissent pas par disqualifier le cataplasme, irrémédiablement démodé !

Cela suppose, sans doute, une communication permanente entre la peau du malade et la source d'électricité. Mais comme, en pareil cas, force est bien au malade de garder la chambre et même le lit, la sujétion, figurée par un souple et mince fil de cuivre habillé de soie — un fil de sonnerie ! — n'aurait, en fin de compte, rien de bien tyrannique... "

Toujours dans le même ordre d'idées, on a imaginé le *matelas électro-thermogénique*.

C'est un matelas dont l'intérieur est garni de deux toiles d'amiante incombustibles, entre lesquelles zigzague un lacs de fils de maillechort disposés de façon à répartir uniformément la chaleur, sans avoir à compter avec les dilatations. Ces fils sont maintenus en place et isolés les uns des autres par des cordes d'amiante. Le circuit se termine par un fil flexible et une prise de courant qui s'ouvre et se ferme tour à tour au moyen d'un interrupteur ordinaire à la portée de la main du malade ou de l'infirmier.

Ce "moine," moderniste, qui se chauffe de loin à l'usine centrale du secteur, est tout de même assez drôle.

Mais de toutes les applications possibles et probables de l'électricité ménagère, basées sur le même principe, issues de la même conception, ce n'est peut-être encore ni la dernière, ni la plus originale.

\* \* \*

Lorsque, pour les besoins de l'éclairage public et privé, le fluide électrique, distribué partout à domicile, comme le gaz et l'eau potable, circulant à flux continu en haut, en bas, à droite, à gauche, sur nos têtes et sous nos pieds, coulant sous le pavé de toutes nos rues

grimant le long des murailles de toutes nos maisons, nous enveloppant, en un mot, de toutes parts, d'un réseau sans fin de courants disponibles, règnera sans partage au feu comme à la chandelle, au fourneau comme à la table, à la cuisine comme au salon et de la cave au grenier, on peut, sans être un visionnaire, s'attendre à peu près à tout.

Ne suffira-t-il pas de brancher çà et là quelques dérivations sur la canalisation générale, comme on branche un tuyau de caoutchouc sur le robinet d'une conduite de gaz, pour avoir instantanément, non seulement la lumière et la force motrice, mais encore la désinfection de l'antiseptie, la ventilation, le froid et le chaud, pour faire bouillir de l'eau, rôtir les côtelettes, sauter les crêpes, roussir les oignons, distiller le café, allumer les cigares, préparer les médicaments, taquiner les rhumatismes, repasser le linge, friser les papillottes et bassiner le lit ?

Et le plus singulier, c'est que cet agent polymorphe et protéiforme, que l'empirisme scientifique prétend ainsi asservir à ses caprices et mettre à toutes les sauces, nous ne savons pas le moins du monde ce que c'est : La vérité est, je puis bien le redire après lord Kelvin et M. Mascart, que de l'électricité, nous ne connaissons guère que les apparences et les effets ; ses origines nous échappent, à plus forte raison son essence intime. C'est-à-dire que le meilleur de nos auxiliaires, le plus fidèle et le plus utile de nos serviteurs, est un personnage entouré de mystère, dont nous ignorons totalement l'état civil.

Voi!à tout de même qui est plutôt pour donner, — n'en déphuse aux pessimistes et aux misanthropes, — une assez crâne idée de l'homme en général et de l'électricien en particulier :

EMILE GAUTHIER.

## DEUX JEUNESSES

### II

JEUNESSE D'AUJOURD'HUI

(Suite et fin.)

Et la conclusion où vous voyez bien que je voulais venir, c'est qu'il y a des raisons pour que la jeunesse d'aujourd'hui soit si différente de la jeunesse d'autrefois, et que M. Spuller a vu très juste en décrivant ce contraste dans sa remarquable page. La conclusion, c'est encore que la jeunesse d'aujourd'hui est moins heureuse que sa devancière. C'est enfin qu'avant de s'indigner et de condamner il fallait tâcher de comprendre.

Comprendre pourquoi la jeunesse s'accorde à ne pas aimer le présent état de choses, et pourquoi elle s'engage dans des directions diverses, à la débâcle.

Comprendre qu'elle aille chercher à l'étranger, ou

dans les périodes inexplorées de l'histoire de l'art, des émotions et des sensations nouvelles, et ne pas croire que tous les préraphaélites, wagnériens et ibséliens soient des farceurs et des poseurs ; car cela n'est pas vrai.

Comprendre que, la vie politique comme elle est n'intéressant plus que les très médiocres parmi les jeunes, un bon nombre professe une indifférence totale et sincère envers la politique.

Comprendre que de vives réactions s'annoncent, lesquelles seront impuissantes, d'ailleurs, contre la démocratie républicaine ; que des jeunes gens, dégoûtés des bas instincts égalitaires et de la foule ignoblement adulée, rêvent d'une aristocratie créée par la science et armée par elle contre la foule ; que d'autres, à qui la science est aussi odieuse que la démocratie, s'organisent en église d'esthètes et qu'ils espèrent une purification de la vie par la puissance souveraine de l'art.

Comprendre que le grand nombre se fasse les disciples des orateurs et des docteurs socialistes, qu'il voie en la réforme sociale la vraie, l'unique œuvre d'aujourd'hui et de demain ; qu'il méprise et outrage les politiques qui ne font que de la politique ; qu'il déteste tout du passé, même la liberté, peut-être même surtout la liberté, cette invention bourgeoise ; ne pas croire qu'on les réduira au silence en les accusant de renier les principes de la Révolution française ; car c'est bien cela qu'ils entendent faire. Attendez encore un peu, et vous les verrez, prenant à partie cette Révolution, ses principes, ses hommes et ses actes, détruire ce qui reste de la légende, et critiquer la réalité mise à nu avec une sévérité que ne connurent point les plus ardents ennemis des Constituants et des Conventionnels ; car cette vieille révolution de 1789 est ancien régime pour les révolutionnaires de demain, et il semble qu'elle soit aussi la concurrence, et qu'ils la détestent à cause de cela.

Comprendre que quelques jeunes gens aillent en pensée jusqu'à la révolte immédiate et par tous les moyens, même les pires, et que tel Manifeste écrit à la Conciergerie, la veille d'une condamnation à mort, ait été médité avec émotion par des fils de bourgeois.

Comprendre que le sentiment national s'affaisse dans cet universel désarroi.

Comprendre enfin que l'âpreté des ambitieux prématurés et l'effronterie des lutteurs pour la vie devaient se produire en l'absence d'un idéal qui occupe les âmes et les unisse.

Mais est-ce que je ne comprends pas trop facilement trop de choses, et ne parlé-je pas comme un homme qui voudrait excuser et rassurer, là où d'autres s'indignent et s'inquiètent ?

J'avouerai, en effet, que je ne pense pas même à m'indigner. C'est trop commode, en vérité, que de recourir au procédé vieux comme le monde de l'anathème sénile contre les jeunes gens ; et c'est inutile aussi et injuste. Ont-ils donc choisi la date de leur vingtième année, et cette période de fin de choses et d'incertitudes ? D'où leur vient le " point de départ ", sinon de nous ? et l'obscurité des voies, l'ont-ils faite ? Et sommes-nous enfin si oublieux de nous-mêmes que nous ne puissions nous transposer dans leurs vingt ans à eux ? Ceux qui ont aimé et admiré Gambetta pour les services rendus par lui à la République et à la

patrie ne voient-ils pas que Gambetta aujour'd'hui serait avec des différences tout à son avantage quelqu'un comme M. Jaurès ? N'est-il pas évident enfin que jamais une génération n'a consenti à copier sa devancière, et ne s'est contentée des biens acquis par elle, et que cette perpétuelle recherche du nouveau de l' "autre chose" produit la nécessaire continuité de l'effort, et qu'enfin, après que la République est faite, il reste à faire "autre chose" et beaucoup ?

Mais du moins, sans doute, il faut s'inquiéter ?

Oui, certes ! Mais, ici encore, réfléchissons.

D'abord, ce qu'on appelle la jeunesse, ce n'est jamais toute la jeunesse, c'est ce qui en paraît et ce qu'on en entend, ce qui se montre et fait du bruit. C'est la minorité. La majorité se compose d'esprits tranquilles qui s'en iront accroître dans la masse nationale, la force d'inertie, laquelle joue son rôle utile dans tous les temps et en particulier dans le nôtre.

Puis les plus bruyants ne sont pas les plus sincères ; l'art et la politique ont aujour'd'hui comme dans tous les temps, leurs fanfaronades de scandale et il ne faut ni juger une génération sur ces excessifs, ni tant s'effrayer de ces excès.

Parmi les sincères, — et j'en connais beaucoup qui sont sincères, — les uns se modéreront au contact des réalités, au heurt des résistances, ou simplement par l'effet de l'âge. Eux aussi, ils diront un jour : "Quand j'étais jeune", et ils se moqueront doucement des illusions de leur jeunesse. Il en est même qui se modéreront trop vite et trop complètement. Avoir été socialiste, voire même quelque peu anarchiste, cela n'empêche pas de devenir un jour procureur de la République, et de requérir contre les ennemis de la société, ou d'être notaire et de percevoir son tant 0/0 sur les opérations diverses de la propriété. D'autres garderont certainement des aspirations de leur jeunesse, la volonté de travailler sagement au progrès de la justice sociale et de la justice internationale. Mais cela ne nous effraye pas ; cela, nous l'espérons. Il en est enfin, j'espère, qui, tout modérés et assagis qu'ils seront garderont de leur jeunesse des sentiments et aussi des connaissances et des idées qui les conduiront dans les voies nouvelles.

Pourtant, il faut se préoccuper de cette anarchie morale de la jeunesse, parce que les illusions qui la séduisent sont un peu fortes et point sans péril, et parce que le différend est trop vif et l'écart trop violent entre elle et nous. Et je voudrais en terminant, comme en un appendice, mais étroitement lié à cette longue étude, faire une déclaration sincère, ne fût-ce que pour "libérer mon âme".

Toutes les fois que se produit ce phénomène d'une rupture entre des générations successives, l'éducation peut-être mise en cause, puisque c'est elle qui est chargée des transmissions et des transitions nécessaires entre le passé et l'avenir.

Qu'avons-nous fait pour l'éducation de la jeunesse ?

Mais, avant que je réponde, laissez-moi dire d'abord que l'œuvre de l'éducateur est particulièrement difficile dans les temps troublés, comme les nôtres, où aucune autorité n'a le crédit nécessaire pour se faire obéir sur simple commandement. L'éducateur ne peut être aujour'd'hui un tranquille philosophe, un théologien qui prétende élever je ne sais quelle âme idéale

d'après des principes certains et des règles immuables. Il doit être le contemporain de ceux qu'il élève et doit connaître les influences multiples qui pénètrent l'esprit du jeune homme et même celui de l'enfant, où elles mettent des défiances, des résistances et des révoltes pour ainsi dire instinctives et préalables. S'il ne connaît pas ces influences et qu'il ne les sent pas en lui-même, comment donc agira-t-il sur l'écolier et sur l'étudiant ?

Sans doute, l'éducation a des parties fixes qui se retrouvent dans tous les temps et dans tous les pays, et qui conviennent à toute âme humaine. Mais cette âme est sujette à des accidents et à des contingences. Et, si le jeune homme a en lui l'homme perpétuel, à qui s'adresse ce qu'il y a de perpétuel dans l'éducation, c'est à peine s'il le connaît et le sent. Il vit surtout par les accidents et les contingences ; c'est par là qu'il se révolte, ou, tout au moins qu'il résiste. Quand l'éducateur ignore ou méprise le caractère particulier d'une génération, à son tour il est ignoré et méprisé par elle, comme un homme d'un autre âge, très lointain, avec lequel la jeunesse ne se sent en communauté de rien. Suspect de routine et de manie conservatrice, il est incapable de défendre les jeunes gens contre les illusions, de plaider auprès d'eux les bonnes causes et de les gagner.

Il est évident que, ni l'objet, ni la méthode de l'éducation ne peuvent être les mêmes aujour'd'hui qu'au temps de Louis XIV et de Napoléon ; l'objet d'aujour'd'hui est plus difficile à atteindre, puisqu'il s'agit de former des esprits libres et capables de gouverner leur liberté ; la méthode la plus difficile à trouver, puisque les esprits d'aujour'd'hui sont troublés par l'universel désarroi, et par la décadence de toutes les autorités.

Si l'éducation, par tous ces motifs, ne fut jamais plus difficile qu'en notre temps, jamais non plus, et par les mêmes motifs, elle ne fut plus nécessaire. Et la question revient : Qu'avons-nous fait pour l'éducation de la jeunesse ?

Nous avons créé des milliers d'écoles ; nous y avons introduit toute sorte d'enseignements ; nous les avons mis à portée de tous, à bon compte, voire même gratuitement, voire même en payant ceux que nous instruisons. Nous avons rédigé bien des programmes, institué bien des examens et des concours ; mais enseigner et examiner, ce n'est pas de l'éducation. Nous voulons nous faire croire que l'enfant est élevé par cela même qu'il est instruit ; mais c'est un de ces mensonges qui alimentent l'éloquence optimiste de discours des distributions de prix.

Nous avons oublié l'éducation.

Nous l'avons oubliée : elle occupe si peu d'esprits que toute notre littérature sur l'éducation se réduit à quelques livres, à des articles, à des discours, presque toujours insuffisants et médiocres.

Nous l'avons oubliée : aujour'd'hui comme jadis, le jeune Français passe brusquement de la tutelle étroite du collège aux périls de la pleine liberté, ce qui a pour effet de lui faire croire que la liberté consiste dans l'indiscipline. Or c'est au collège surtout qu'il fallait innover. Des tentatives ont été faites, mais timides, mal suivies, et comme sans confiance et sans foi.

Nous l'avons oubliée : tout occupés à former des

maîtres instruits, nous ne nous soucions pas même de faire des éducateurs. Cet art de l'éducation, si difficile, — je ne répéterai jamais assez ce mot "difficile", — le futur maître de collège ou de lycée ne l'apprend nulle part. Cela est invraisemblable; mais cela est. Allez donc demander à l'École normale, par exemple, comment on y prépare l'élève à devenir un éducateur. Votre question semblera étonnante, et peut-être même ridicule; car il est entendu que la pédagogie est ridicule, et, pour se débarrasser de la science de l'éducation il suffit de l'appeler pédagogie.

Nous l'avons oubliée: toute notre machine est organisée pour fabriquer les diplômés, depuis l'enfant à qui nous offrons des certificats d'études primaires jusqu'au jeune homme de vingt-cinq, vingt-huit et même trente ans, qui brigue nos titres d'agrégé et de docteur; mais ni l'école n'est un lieu moral, ni le collège, encore moins les facultés. Oh! je sais bien que je dis là une parole très dure et qui paraîtra injuste pour les bonnes volontés individuelles des bons maîtres; mais cette parole que, "ni l'école primaire, ni le collège n'est un milieu moral, encore moins les facultés," est absolument vrai.

Où donc et comment l'éducation procéderait-elle aux transmissions et transitions nécessaires entre le passé et l'avenir? Et, si nous nous apercevons aujourd'hui que la jeunesse a d'inquiétantes et bizarres allures, avons-nous le droit de dire qu'elle nous échappe? Nous ne l'avons jamais tenue, et n'avons jamais essayé de la tenir.

ERNEST LAVISSE

FEUILLETON

LA MAIN COUPEE

SECONDE PARTIE

V

Elle resta prosternée dans l'église longtemps après que les chants eurent cessé; puis elle se releva, le front rayonnant: "O mon Dieu, s'écria-t-elle, je sais bien que je pourrais être heureuse encore en vivant à ses côtés par la pensée et en prenant une part de ses joies et de ses peines. Lucy vient de savouer qu'elle aimait toujours Armand. Cet amour, ennobli par la religion, dans lequel elle s'immolait et qui lui laissait entrevoir les douloureuses mais vives jouissances du sacrifice, lui donna non-seulement la force de vivre, mais, par une pente insensible, lui inspira de lointaines espérances. Elle se disait qu'Armand ne pouvait pas l'avoir oubliée, et que, tôt ou tard, il aurait pour elle, à défaut d'amour, quelques paroles d'affection et de bonté. Cet espoir s'empara d'elle avec tant de violence que, dans les visites chaque jour plus fréquentes qu'elle faisait aux carmélites, elle priaît Dieu de l'exaucer, et qu'elle ne rentrât jamais à Green-Castle sans un battement de cœur, car elle s'attendait à y trouver une lettre d'Armand. Cette lettre vint enfin. Elle était timide et respectueuse. Le jeune homme annonçait à miss Stanby qu'il était parti pour un voyage de trois ans en Chine et dans l'Inde, et lui demandait de penser

à lui de loin en loin. Quelques mois plus tard, Armand et Lucy avaient une correspondance régulière. Ni l'un ni l'autre ne faisaient allusion à leurs rêves d'autrefois, mais ils pensaient qu'ils seraient heureux de se revoir un jour. Ils se tenaient au courant des moindres incidents de leur vie, de leurs habitudes, de leurs lectures. Tel jour, à telle heure, le même livre les avait doucement ou noblement émus. Parfois ils se plaignaient de leur destinée, mais sans amertume, comme s'ils eussent compris que cette séparation était un mal nécessaire et que leurs cœurs, souffrants encore, en avaient besoin pour guérir tout à fait. Ces lettres étaient le poème de leur amour qui s'était cru mort, qui se sentait revivre et qui n'osait cependant exprimer qu'avec le langage de l'amitié ses vives ardeurs et ses délicatesses infinies. Le feu de la passion y couvait à chaque page comme une sève puissante et cachée circule sous l'écorce de l'arbre que le printemps va couvrir de bourgeons et de fleurs.

Au bout de deux ans, Lucy ne se résignait plus comme autrefois à jouer dans la vie d'Armand le rôle d'une amie dévouée; elle avait l'ambition plus haute d'être aimée de lui. Elle avait mis peu à peu dans ce désir cette exaltation du cœur qui ne croit plus rien impossible. Mais aussi son amour était toute sa vie! Elle avait formé le projet de s'identifier tellement à l'homme qu'elle aimait que, lorsqu'il l'aurait retrouvée, il ne pût plus se séparer d'elle qu'on ne se sépare d'une partie de soi-même. Associant mentalement son ami à tous les actes de sa propre vie, elle se figurait à chaque instant qu'il était auprès d'elle. Elle était élégante et coquette pour lui. Elle lui parlait et il lui répondait. Elle se plongeait dans de volontaires extases où elle le voyait sourire et marcher devant elle, et alors elle croyait à sa présence avec l'enthousiasme d'une foi presque religieuse. Dieu ne lui devait-il pas ce dédommagement à ses longues douleurs? Pendant la journée, elle errait dans le parc, s'asseyait sur un banc, à l'ombre d'un bosquet, près d'une fontaine aux eaux jaillissantes. Elle lisait quelque récit, quelque description de la Chine ou de l'Inde. Après avoir lu, elle fermait les yeux et se représentait les sites et les villes dont Armand lui parlait. Le soir, quand les nuits étaient belles, elle restait sur sa terrasse. Elle ne se souvenait plus que jadis elle l'avait fait construire afin d'oublier le plus possible, à la lumière et au grand air, qu'elle avait été captive dans l'étroite cabine d'un navire. Elle s'y plaisait maintenant parce qu'elle y voyait mieux se déployer à ses pieds un admirable paysage, riche de verdure, de moissons et de côtesaux, qui reposait ses yeux fatigué d'avoir trop contemplé la mer. La mer! Lorsque par hasard elle prononçait ce mot, elle se surprenait à pâlir. Armand aussi devait regarder la mer pendant ses heures de quart, et la vue des flots apaisés ou menaçants lui rappelait sans doute les plus terribles événements de sa vie. Toutefois, ces moments de défallance étaient rares chez la jeune femme. Elle se rassurait en jetant les yeux autour d'elle. N'avait-elle point fait de Green-Castle, en l'embellissant de toutes les recherches du luxe, une demeure charmante d'où le marin, las de courses et d'émotions, n'apercevrait plus l'Océan! Avec l'adresse touchante de la femme qui aime, elle avait interrogé les goûts d'Armand. Elle avait réuni

dans cette maison qu'il visiterait un jour les tableaux des maîtres qu'il préférerait, de belles armes, une bibliothèque composée de ses auteurs favoris. Malgré les difficultés de l'entreprise, elle avait acclimaté dans une vaste serre les plantes les plus riches et les plus rares de la flore indienne. — Armand lui avait dit qu'il les aimait. — Ainsi, quand il reviendrait, il trouverait tout réalisé pour lui, avec la plus délicate entente de ses désirs, ce rêve de luxe et d'élégance que chaque homme fait dans sa vie. Pourrait-il ne pas consentir à être heureux quand, pour compléter ce rêve, il verrait près de lui une femme dont il aurait été pendant trois ans la seule pensée et qui aurait employé ces trois années à étudier son cœur pour en satisfaire aveuglément plus tard toutes les exigences et tous les caprices ? Cette absorption de Lucy dans une espérance unique, l'isolement de sa vie, sa piété exaltée, sa beauté étrange avaient fait d'elle un vivant problème pour les paisibles habitants de Glemgarten. Quand le vieux Dickson, qui avait surpris en partie le secret de sa maîtresse, lui rapportait les bruits qui couraient sur son compte, il ajoutait parfois, avec une bonhomie de vieillard, qu'elle passait pour être un peu folle.

— "Oui, folle d'espérer !" répondait en souriant miss Stanby avec un mélange égal de tristesse et de gaieté. Cependant, quelque opinion que l'on eût d'elle, on l'aimait. Les pauvres, qui avaient seuls accès à Green-Castle, la bénissaient comme leur Providence. Elle avait fait de riches dons au couvent des carmélites, et les religieuses, ainsi que l'aumônier, lui témoignaient une respectueuse compassion pour ses malheurs qu'elle n'avouait pas. Cette affection et ce respect donnaient à Lucy de la confiance dans l'avenir. Elle sentait, en effet, qu'elle n'était plus la jeune fille d'autrefois, condamnée et flétrie par d'irréparables malheurs, mais bien une libre, intelligente et noble créature.

Lorsque la troisième année se fut écoulée, elle reçut d'Armand une dernière lettre timbrée de France. Elle comprit qu'il était arrivé et qu'il allait venir, et elle rompit le cachet en pâissant de bonheur et de crainte

## VI

Voici ce que lui écrivait Armand :

— "Peu d'heures après que vous aurez reçu cette lettre, je serai près de vous. Aurais-je cru cela possible il y a trois ans ! Mais aussi n'étions-nous pas des enfants insensés qui doutaient de l'amour ! Et l'amour opère des miracles. Nous nous sommes écrit bien souvent, nous racontant nos moindres actions, nos pensées les plus futiles ; mais je ne suis pourquoi nous n'avons jamais fait que de timides allusions à la passion qui brûlait nos âmes. Nous n'avons jamais osé nous dire que nous nous aimions. Avant de vous revoir, Lucy, je veux être plus franc ; je veux déchirer le voile qui a caché nos plus amers regrets et nos plus vives espérances ; et, pour que vous sachiez si je suis enfin dignes de vous, je veux vous écrire l'histoire de mon cœur.

— "Après vous avoir dit adieu à bord du brick, je suis parti désespéré. Je ne comptais plus vous revoir jamais. Je suis allé remettre l'*Argus* entre les mains de l'amiral, et il m'a chargé de le reconduire en France

Là, le ministre m'a adressé quelques félicitations banales. — On oublie si vite les malheurs ! — Je me suis alors trouvé seul, sans parents, sans amis, n'ayant devant moi qu'une carrière qui m'était devenue indifférente. Cependant j'ai voulu fur ma tristesse, ou, du moins, l'emporter avec moi aussi loin qu'il me serait possible. J'espérais que des cieus et des dangers inconnus pourraient l'étourdir. Je partis pour la Chine. J'avais conçu une vaine espérance.

— "Une fois à la mer, je ne sentis en moi qu'un vide affreux. J'en ai été réduit à regretter ces deux années d'horribles souffrances pendant lesquelles je courais après vous, à tout hasard. Mais ces souffrances étaient la lutte, la vie. A chaque instant, alors, je croyais d'abord que j'allais vous retrouver et vous sauver, et, plus tard, que j'allais saisir ma vengeance. Ah ! la vengeance, mon amie, elle éivre le cœur d'une joie cruelle, mais elle le tue pour longtemps. Elle le remplit du dégoût de toutes choses, d'une apathie mortelle, qui semblent ne jamais devoir guérir ; elle le rend impuissant à aimer ou à haïr encore. J'étais ainsi. Deux ou trois fois le bâtiment fut sur le point de périr : je souriais à l'orage. Je contemplais avec délices les énormes vagues d'un vert glauque, qui mugissaient fouettées par le vent ; je rêvais une volupté profonde à me laisser rouler par elles comme dans un linceul. Mais j'avais à remplir mon devoir : j'entendais faire et je faisais à mon tour les commandements nécessaires pour lutter contre la tempête ; et, après des heures de fatigue et de combat, le beau temps revenait. Hélas ! c'était pis encore. Il y avait un brillant soleil sur les flots bleus, une douce brise dans les voiles blanches, des visages joyeux autour de moi. Que de fois je suis descendu dans ma chambre pour qu'on ne me vit point pleurer ! que de fois je me suis jeté sur mon lit pour y sangloter à mon aise ! — Chère aimée, je ne veux pas vous attrister plus longtemps. Ma détresse allait avoir un terme. Mon amour pour vous, que j'avais essayé d'oublier, que je m'imaginai être parvenu à étouffer, renaissait de ses cendres et me pénétrait chaque jour davantage. S'il m'arrivait de répéter votre nom avec des cris de rage, car je vous croyais à jamais perdue pour moi, dans d'autres instants je le répétais lentement, et il avait alors une douceur ineffable. Le temps avait fait son œuvre. Les scènes hideuses dont l'*Argus* avait été le théâtre, et dans lesquelles votre père et le mien, vous et moi avions joué un rôle, ne se présentaient déjà plus à mon esprit comme de vivants tableaux de violence et de meurtre. Les traits sanglants, jadis si nettement accusés, s'émuoussaient et se décoloraient. Elles devenaient indécises et vagues ; et, à mesure qu'elles disparaissaient dans le passé, votre image se détachait radieuse et pure sur cette nuit de mes souvenirs. Je ne vous voyais plus, comme j'avais l'habitude de vous voir, pâle et vêtue de noir, les cheveux en désordre, les traits bouleversés, un sinistre sourire sur les lèvres, mais telle qu'aux premiers jours où je vous avais connue, vêtue de blanc, le regard joyeux, me tendant la main en me disant :

— "Armand, voulez-vous être mon fiancé ?"

— "Ce fut dans la relâche que nous fîmes à Bourbon que vous m'apparûtes ainsi pour la première fois. Je m'étais égaré dans la campagne, et je marchais au

hasard. Je vous vis tout à coup, et l'illusion fut si grande, que j'allai à votre rencontre en ouvrant les bras. Je ne saisis qu'une ombre qui s'évanouit quand je la touchai ; mais je me sentis fort et consolé. Je rentrai aussitôt, et je vous écrivis de penser quelquefois au marin qui était loin de vous. Vous m'avez répondu, Lucy, et depuis ce moment, ces pauvres lettres que je calomniais tout à l'heure, ont été les confidentes éloquentes et timides de nos aspirations l'un vers l'autre, l'oubli de notre passé funeste, le gage de nos espérances à venir. Si vous avez bien compris les miennes, vous avez dû vous apercevoir, sous les hésitations de la pensée, sous les réticences de mots, que tout mon cœur palpitait en moi et s'élançait vers vous.

— Mon amie, j'ai promis de ne vous rien cacher, et j'ai à vous faire maintenant une confession étrange à vous parler d'un talisman, cher et douloureux tout ensemble, qui, au milieu de mes révoltes et de mes désirs, de mes découragements et de mes joies, n'a jamais cessé, par des sensations incompréhensibles, presque physiques, de me tenir en communication avec vous. Je vous ai souvent parlé de Ledru. Ce brave homme, après avoir partagé ma vie pendant deux ans, revenait en France avec moi. J'étais bien souffrant, et il avait pour moi la tendresse d'une mère pour son enfant malade. Dans les derniers jours de la traversée, je le vis inquiet et préoccupé ; il semblait qu'il eût quelque chose à me dire et qu'il n'osait point. Cependant, quand nous fûmes arrivés à Brest, qu'il fallut nous séparer, il m'embrassa avec une émotion extraordinaire.

— Mon ami, me dit-il enfin, vous rappelez-vous ce coffret en bois des îles que l'Anglais vous a apporté à bord ?

— Pourquoi m'en parlez-vous ? lui répondis-je en pâlisant. Ne savez-vous pas que ce coffret s'est perdu, ou qu'il m'a été dérobé le jour même où je l'ai reçu ?

— Donc, vous vous en souvenez, reprit Ledru. Eh bien, j'ignore si j'ai fais une bonne action ou si j'ai commis une sorte de sacrilège, mais j'ai pensé que vous aimeriez toujours la pauvre femme, et j'ai voulu, en partant, vous laisser quelque chose d'elle qui vous la rappelât. Ce coffret n'est pas perdu, je vais vous le chercher.

Il alla précipitamment dans sa chambre et en rapporta le coffret, qu'il posa sur une table. Nous le regardâmes tous les deux un instant sans y toucher.

Ce fut Ledru qui l'ouvrit. Et alors, Lucy, sur le même coussin de satin noir, encore maculé de quelques vieilles gouttes de sang d'un rouge foncé, j'aperçus votre main, ou plutôt son squelette. Elle était en effet dépouillée de ses chairs. Les os avaient la teinte de l'ivoire jauni, et les articulations jouaient à l'aide de très-petites charnières en argent. Ce dernier travail était un horrible chef-d'œuvre.

— Ah ! dis-je à Ledru, vous avez disséqué cette pauvre main !

— Non, me répondit-il, je n'aurais point osé. Je l'ai gardée dans ma chambre, et j'ai attendu que la chair fût tombée.

— A mon tour, j'embrassai Ledru avec effusion.

— Bien, bien, me dit-il en me quittant, puisque

vous croyez me devoir quelque reconnaissance, je ne vous demande que ne pas m'oublier complètement.

En allant à Paris, j'emportai le coffret avec moi, comme un avare emporte son trésor. C'était un souvenir de deuil et de larmes, mais il m'en était d'autant plus précieux. Souvent je regardais votre main en me disant : " Voilà donc tout ce qui me reste d'elle. " Et je songeais à ce qu'était cette main lorsque je l'avais connue vivante et qu'elle avait serré la mienne. J'eus alors l'idée qu'un artiste de talent pourrait m'en rendre, en marbre, l'élégante et froide image, et je la portai à Pradier.

Afin qu'il comprit bien toute ma pensée et qu'il réalisât mon rêve, je lui racontai une partie de mon histoire. Je lui dis que j'avais passionnément aimé une femme, morte toute jeune, et que cette main osseuse était le seul objet que j'eusse conservé d'elle. J'ajoutai qu'autrefois cette main était très blanche, veinée de bleu, qu'elle avait de grands doigts effilés, de jolis ongles, et une petite fossette entre le pouce et l'index. En lui donnant ce dernier détail, je me pris à pleurer. Pradier se mit au travail devant moi, guidé par mes indications et sans doute échauffé par mon émotion, que j'avais su lui communiquer ; il modela une admirable main. Seulement le jour où je vins la chercher, il me la présenta sur un coussin de velours grenat. C'était de sa part la coquetterie de l'artiste pour son œuvre. La blancheur et la délicatesse du modelé ressortait mieux ainsi. Mais je faillis me trouver mal. Ce coussin, couleur de sang, me rappelait — ce que Pradier ne savait pas — que j'avais vu pour la première fois cette main coupée avec un poignet rouge encore. Je partis donc pour la Chine avec ces deux mains, deux saintes reliques des temps écoulés. Lorsque je ne devais pas avoir de service pendant la soirée, je m'enfermais dans ma chambre, je les tirais de mon secrétaire et je les contempiais alternativement l'une et l'autre.

On prétend que, lorsque, sous l'empire d'une méditation profonde ou d'idées superstitieuses, on regarde longtemps et attentivement un portrait, ce portrait, finit par vous regarder lui-même et par converser avec vous d'une façon surnaturelle. Ce phénomène de la vue doit exister également pour le toucher, car ses deux mains, en me faisant éprouver des sensations différentes, répondaient à mes étreintes. La main mobile enlaçait aux miens ses doigts osseux, me serrait avec une indéfinissable expression de tristesse et de regret, et semblait me dire un éternel adieu. C'était le passé tout entier, Lucy, qui se levait entre vous et moi. Il est vrai que mon chagrin, alors dans toute sa force, s'imaginait qu'il ne pourrait jamais se rassasier en se repaissant de lui-même. Quant à la main de marbre, aussi insensible d'abord que l'autre était cruelle, son contact faisait courir dans mes veines un froid de mort. Plus tard, — ce fut sans doute à cette époque que l'espérance commença à s'éveiller en moi, — elle me parut revêtir un autre aspect. Parfois, placée sous les rayons de ma lampe, elle se colorait légèrement en rose.

HENRI RIVIÈRE

(A suivre.)



## Au premier rang pour y rester!

Il y a plusieurs bonnes choses dans les différents genres de clavigraphes, mais cependant pour la facilité d'opération, la perfection de l'alignement, la simplicité de construction, les qualités de durée, le MEILLEUR de tous est sans contredit

### Le "Calligraph"

Il n'a pas de supérieur, ni même d'égal.  
On enverra un catalogue décrivant le Calligraph et les fournitures qui s'y rattachent sur demande.

## THE AMERICAN WRITING MACHINE CO.

HARTFORD, CONN., E.-U.

### MORTON, PHILLIPS & CIE,

AGENTS POUR LA PROVINCE DE QUEBEC ET L'EST D'ONTARIO.

**MONTREAL.**

## 'North British & Mercantile'

CIE D'ASSURANCE CONTRE LE FEU ET SUR LA VIE

CAPITAL.....	\$15,000,000
FONDS INVESTIS.....	53,053,710
FONDS INVESTIS EN CANADA.....	5,200,000
REVENU ANNUEL.....	12,500,000

Directeur-Gérant :—THOMAS DAVIDSON, Ecr.

DIRECTEURS ORDINAIRES:

W. W. Ogilvie ; A. MacNider, Ecr., Banque de Montréal ; Henri Barbeau, gérant général Banque d'Epargne de la cité.

La Compagnie, étant la plus forte et la plus puissante qui existe, offre à ses assurés une sécurité absolue, et en cas de feu un règlement prompt et libéral.

Risques contre le Feu et sur la Vie acceptés aux taux les plus modérés.

BUREAU PRINCIPAL EN CANADA,

## 78 St-Francois-Xavier, Montreal.

### GUSTAVE FAUTEUX,

TELEPHONE BELL No. 318.

Agent pour Montréal et les environs.

Imprime par la Compagnie d'Imprimerie Desaulniers, et publié par Aristide Fillatreault au No. 22 rue Saint-Gabriel, Montréal.

### BURROUGHS & BURROUGHS,

AVOCATS

Chambres 613 et 614 Bâtisse de la New York Life, 11 Place d'Armes, Montréal.

MM. B. font la collection.

Chas. S. Burroughs. W Herbert Burroughs.

## EDEN MUSEE ET THEATRE

Edifice du Monument National  
Le Seul Théâtre Français à 10c.  
4 REPRESENTATIONS Par Jour  
2.15, 4.00, 8.00, 9.15 hrs.

### AU THEATRE

CHANSONNETTES, ROMANSES,  
DANSES, ACROBATES,  
COMÉDIE ET OPÉRETTES.

### AU MUSEE

### MERCIER SUR SON LIT de MORT

100 Figure de cire, Léon XIII.  
NOUVEAUTÉS CHAQUE SEMAINE.

Entrée du Musée - 10c.

Entrée du Théâtre - 10c.

Sièges réservés, 5c. ext.

Le Musée sera ouvert le DIMANCHE de 1 heure à 10 heures du soir.

### ARTHUR GLOBENSKY

AVOCAT.

"N. Y. L. B." Chambres 316 et 317.

### J. A. DROUIN

AVOCAT.

Bâtisse de l'Assurance "New York Life" 11  
PLACE D'ARMES, Chambres 316 et 317.  
Telephone 2243.